

LIVRE VII

1. Puisque nous avons dit ce que devient l'homme qui a été initié et quelle route il doit suivre pour conserver ce qu'il en a reçu, il convient d'examiner à présent ce qu'il peut devenir lorsqu'il l'a conservé, et à quelle conduite il peut aboutir quand il ajoute à ce qui est de Dieu ce qui vient de lui-même. Les deux éléments qui ont fait l'objet de nos précédents livres, chacun traité séparément – à savoir la grâce reçue des mystères et la ferveur pour conserver le don de la part de ceux qui l'ont reçu – ont amassé la vie en nous.

Il nous reste maintenant à contempler, dans son intégrité, cette vie qui a pris consistance, à montrer quel est le résultat de cette action commune et de quelle façon la vertu humaine tout entière peut collaborer avec la grâce.

2. C'est ce que nous pouvons voir si nous examinons l'être même qui a été forgé par ces deux influences : de même, je pense, si l'on voulait montrer ce qu'est la santé, et combien elle est utile, amènerait-on devant tout le monde celui qui en jouit au plus haut point, et ce serait le meilleur exemple. Plaçant donc devant les yeux l'homme qui vit de cette vie, apprenons à connaître sa bonne constitution et sa beauté, en le scrutant de tous côtés; nous n'examinerons aucun des dons qui l'embellissent par ailleurs, ni s'il brille par des miracles ou s'il a reçu quelque grâce de ce genre; non, nous l'examinerons lui-même exclusivement, et la parure qui lui est propre, c'est-à-dire la vertu de son âme. De la première façon en effet, on peut conjecturer l'homme fervent, et ce ne peut être qu'un indice de sa vertu, tandis que passer au crible sa conduite.

3. Alors qu'on peut connaître une chose directement, pourquoi se contenter d'indices, et chercher des signes si l'on peut atteindre la réalité même ? d'autant plus que (le charisme) n'est même pas un signe suffisant de vertu. En effet, ces dons ne sont pas accordés à tous les hommes fervents, et ceux à qui ils sont donnés ne sont pas tous des êtres qui pratiquent la vertu. Car beaucoup de ceux qui ont eu un grand pouvoir auprès de Dieu n'ont rien manifesté de tel, et en revanche il est arrivé que des méchants soient capables de tels prodiges. Rien ne leur est impossible quand ils invoquent le Christ, non que leur conduite produise ces prodiges, mais c'est afin que soit manifesté celui qu'ils invoquent.

4. Voilà pourquoi à la vertu sont ordonnés les rites et toute ascèse; tandis que cette puissance-là, aucun des maîtres de l'ascèse n'a rien inventé pour l'obtenir. Que dis-je ? Quand ils ne possédaient pas ces dons, ils n'en ont conçu aucun désir et ils n'ont pas recherché ce dont il n'est pas même permis de se réjouir quand on le possède; car il est écrit : «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux.»

Ainsi donc, ce qui ne produit pas la vertu et ne peut même pas en signaler la présence, il est superflu pour celui qui recherche la vertu de s'en préoccuper. Au contraire, même si quelqu'un jouit de quelque vision, reçoit des révélations et connaît tous les mystères, nous ne le jugerons ni ne l'admirerons d'après cela. En effet, ces prodiges s'ensuivent parfois chez ceux qui vivent en Christ, mais ils n'engendrent ni ne produisent cette vie; de sorte que celui qui ne regarde qu'eux n'y gagne rien au regard de la vertu. C'est ce que montre le bienheureux Paul quand il écrit aux Corinthiens : «Si je connais tous les mystères, si j'ai toute la connaissance, mais que je n'aie pas la charité, je ne suis rien qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit.»

5. C'est pourquoi, laissant de côté tout le reste, ne regardons que la volonté de l'âme, car en elle consistent la bonté de l'homme et sa malice, la santé véritable et la maladie, en un mot la vie et la mort : qu'elle soit bonne et tournée vers Dieu seul, c'est cela la vie bienheureuse. La grâce de Dieu et l'effort de l'homme n'ont en vue que la rectitude de la volonté

6. Car telle est l'oeuvre des mystères et de la méditation de l'homme : que la volonté n'appartienne qu'au vrai bien. C'est cela seul que l'on peut regarder comme la fin de toute la sollicitude de Dieu envers notre race. C'est vers ce but que tendent tous les bienfaits qu'il nous promet et tous les maux dont il nous menace, c'est pour cela que Dieu nous a aménagé ce monde et nous a prescrit des lois; il nous a réjouis de mille bienfaits, pressés d'innombrables fléaux, afin de nous retourner vers lui et de nous convaincre de ne vouloir et de n'aimer que lui.

7. Cela apparaît évident si l'on songe que la seule contribution qu'il réclame de notre part en échange de tout le bien qu'il nous a fait, c'est de vouloir le bien et d'avoir une volonté bonne. Témoins tous les commandements, témoins les exhortations, bref toute parole prononcée pour le bien des hommes et qui porte sur ce point. Quand il détruit l'avarice, quand il fustige le désir des corps, quand il étrangle l'emportement, quand il bannit la rancune, il ne réclame qu'une volonté bonne et bienveillante. Inversement, la pauvreté en esprit, l'affliction, la miséricorde, la douceur, et

chacun des autres comportements dont le Christ a proclamé bienheureux ceux qui les pratiquaient, sont tout simplement l'oeuvre de la volonté.

8. En outre, acquiescer à la droite doctrine, croire aux vérités sur Dieu, c'est le fait des hommes de bonne volonté; et d'une manière générale, Dieu dit que c'est en fonction de la charité que toute la loi a été établie, or la charité est une vertu de la volonté. Puis donc que Dieu, avec toute son éducation et sa providence, nous réclame des fruits de la volonté, il est évident que c'est en elle qu'il fait toute semence, que c'est en elle qu'il dépose les germes de toute faculté et disposition envers le bien. C'est pour cela qu'il nous a donné le baptême et nous a initiés par les autres rites, afin de rendre notre volonté bonne ainsi qu'il convient, et toute la vertu des mystères ainsi que la vie nouvelle résident en elle.

9. Au total, quelle est l'action des rites en nous ? Ils nous disposent en vue de l'existence future : car «ils sont des facultés du monde à venir», comme dit Paul.

10. Qu'est-ce donc qui seul nous dispose ? Garder les commandements de celui qui a pouvoir de couronner et de punir dans le monde à venir; car c'est cela qui introduit en nous Dieu lui-même : «Celui qui m'aime, dit l'Écriture, gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure».

11. Or, observer les lois dépend entièrement de la volonté. En effet, des récompenses sont réservées à ceux qui respectent le législateur, et de même des châtiments à ceux qui le méprisent; or un tel choix est un acte de la volonté, car c'est cette partie de l'âme qui doit en tout état de cause rendre des comptes, et il ne peut être question de couronne ou de châtiment pour ce qui est totalement involontaire. Ainsi donc, si nous déployons devant les yeux la volonté de celui qui vit selon Dieu, nous y trouverons, resplendissante, la vie bienheureuse.

12. Afin d'en connaître toute la puissance, observons-la en sa surabondance, comme on connaît la vigueur d'un corps en sa pleine maturité.

13. La surabondance de la volonté réside dans le plaisir et la tristesse, car elle se tourne vers le premier et se détourne de la seconde. C'est pourquoi en l'un et l'autre l'homme révèle ce qu'il est, tous deux montrent la manière d'être de chacun et séparent les méchants des bons. C'est ainsi que le genre de vie des hommes est double : les méchants se réjouissent de ce qui est laid et vain, les bons de ce qui est bon; les méchants s'affligent de ce qui paraît désagréable, les bons de ce qui est vraiment mauvais. Et ce n'est pas seulement la méchanceté et la bonté que l'on discerne à partir de là, mais aussi la douceur de la vie et la morosité, l'échec et le succès.

14. Dans un discours qui porte sur la vie bienheureuse, comment se passer de la considération du plaisir et de la tristesse, qui nous permettent d'apprendre la nature de la vie tout simplement, et le bonheur ? Et puisque la tristesse précède le plaisir, dans la mesure où il en est le fruit – «Les affligés seront consolés», dit l'Écriture –, il est normal de commencer la réflexion par elle.

15. Du reste, s'affliger de ce qu'il convient, c'est déjà fuir le mal; et se réjouir à bon escient, c'est le chemin vers le bien; mais dans la progression le plaisir est second : «Écarte-toi du mal et fais le bien», dit l'Écriture.

16. On a déjà parlé de la tristesse selon Dieu dans les précédents livres, qui traitaient des pensées qui peuvent nous pousser à nous affliger, mais qui avaient un autre objectif et pour cette raison ne pouvaient traiter entièrement de cette passion. A présent, il nous faut considérer Dieu conduise notre discours – ce qui affligera l'homme fervent, de quelle manière, et sans doute enfin, ce qui distingue la tristesse louable de la mauvaise.

17. Que celui qui vit en Christ doive souffrir de ce qu'il faut et comme il faut, c'est évident pour tout le monde; mais de quoi il faut souffrir, de quelle manière il convient de le faire, toutes ces questions qui ne sont pas évidentes pour tout le monde, il ne sera pas vain de les examiner dans toute la mesure du possible.

La tristesse donc dépend de la haine, et la haine de l'idée que l'on se fait du mal. En effet, nous nous détournons de ce qui nous paraît être mauvais; et si quelqu'un déteste une chose et y répugne, la présence de cette chose le chagrine. C'est pourquoi celui dont la vie est droite et qui s'est voué à la vraie philosophie, connaît tout d'abord ce qui est vraiment mauvais, il sait ce qu'il faut haïr, et il est chagriné par ce dont il faut s'affliger.

18. Cherchons donc ce qui est véritablement un mal pour l'homme. Nombreuses et variées sont les choses qui reçoivent ce nom, les unes pénibles pour tous les hommes en général, d'autres pour certains seulement, mais rien ne l'est autant qu'une âme mauvaise et une volonté malade.

19. En effet, les perturbations du climat, les désordres des saisons, la stérilité des sols, les fissures qui s'ouvrent dans la terre, les séismes et les pestilences, ou encore la misère et la maladie, la violence, la captivité et les coups, chacun de ces maux est peut-être un mal en soi,

mais n'en est pas un pour l'homme. Car ces maux affectent ce qui est extérieur, et aucun ne s'étend au-delà du corps et des biens matériels. Or l'homme n'est ni un corps, pour être malade quand son corps est malade, ni à plus forte raison les choses qui pourvoient aux besoins de son corps, pour que s'il vient à en être privé il soit atteint dans son humanité même.

Et certes, ce ne sont pas non plus les suffrages du grand nombre qui font l'homme, de sorte qu'il serait pire, si l'on pensait de lui le pire. Car si nous posons cela, il faudra que le même homme agisse mal et soit excellent sous le même rapport, qu'il soit à la fois mauvais et bon, misérable et bienheureux, étant donné que les uns peuvent juger ceci et les autres cela.

20. Mais si ce qui fait véritablement l'homme c'est la volonté et le raisonnement\ qu'aucune autre créature ne partage avec lui, c'est cela qui peut lui apporter soit la vertu soit le vice; c'est selon ces deux facultés qu'il se trouve échouer ou réussir, être malade ou en bonne santé, vivre étroitement ou largement, selon qu'elles dévient de leur devoir ou y demeurent.

21. Si la déviation de la pensée est le mensonge et celle de la volonté le mal, il reste à chercher à quel signe bien clair nous reconnâtrons chacune de ces déviations. Comme ces signes sont nombreux, le plus sûr de tous sera le jugement de Dieu lui-même : sera bon et vrai ce qu'il juge tel, mauvais et menteur ce qui n'a pas ses suffrages; ce que Dieu juge digne d'être appris par l'homme, c'est cela qui est vrai; ce qu'il ordonne de vouloir, c'est cela qui est bon; mais tout ce qui va à l'encontre est plein de fraude et de malice.

22. Parmi les oracles divins, les uns sont venus sur terre par des hommes, les autres, Dieu lui-même en fut le messager, quand après avoir revêtu la nature humaine, homme il révéla aux hommes ses décrets avec une voix de même nature que la leur. Quoi de meilleur que les commandements, quoi de plus vrai que les dogmes, dont Dieu lui-même fut le législateur, lui-même l'enseignant et lui-même le guide, s'il est vrai que lui seul est la vérité, que lui seul est bon ?

23. Si donc on doit apprendre ce qui, étant une déviation de la nature, fait souffrir l'homme véritable, il faut prendre le contrepied de tout cela. Ce qui est vraiment mal, c'est ce qui se dresse contre cette volonté; comme c'est mal, il est juste que ceux qui ont le souci du bien le haïssent et que, le haïssant, ils le conjurent quand il est absent et s'en affligent quand il est présent. La présence du mal les fera souffrir, qu'il les touche eux-mêmes, au cas où ils auraient dévié du droit chemin, ou qu'il touche les autres, pour qui ils demandent le bien dans leur prière. Et ils prient pour tous les hommes, à la fois parce qu'ils rivalisent avec la philanthropie divine et parce qu'ils désirent voir la gloire de Dieu resplendir en tous lieux.

24. Ainsi, pour ceux qui vivent en Christ, seul est détestable le péché; premièrement parce qu'il est mauvais et que leur conduite est bonne; deuxièmement parce qu'il combat les lois de Dieu et qu'ils ont à coeur de partager sa volonté; troisièmement parce qu'il ne convient nullement que ceux qui vivent selon la droite raison s'affligent en vain : or en ce cas seulement il n'est pas vain de s'affliger, puisque de cette tristesse ils retirent les plus grands fruits.

25. En effet, si quelqu'un souffre à cause des autres maux, il n'y gagnera rien : la misère, la maladie et les autres souffrances de ce genre ne reculent pas davantage si l'on pleure. Mais pour le mal de l'âme, le remède est la tristesse, elle qui a conjuré le mal futur, qui fait cesser le mal présent et a le pouvoir de remettre les peines (dont cette âme est passible) pour celui qui a été commis. Je pense que c'est pour cette raison qu'à l'origine elle a été infusée dans notre nature, car elle ne peut nous être d'aucun autre secours.

26. Nous ne commettons pas le péché gratuitement, mais moyennant le plaisir pour salaire, et en échange nous donnons les délices de qui a une âme pure. Nous ne choisirions pas le péché pour lui-même, car il est la ruine de l'âme et la cécité de l'esprit; sachant bien cela, quand nous nous affligeons après nous être repentis de nos péchés, méprisant le plaisir du péché et chassant une passion par une autre, nous nous trouvons évidemment, en rejetant ce que nous avons saisi, saisir ce que nous avons rejeté. En même temps, l'affliction devient pour nous une amende pour nos témérités, et ceux qui s'en sont acquittés n'auront pas besoin d'une seconde peine. Par elle Dieu depuis le commencement venge ses lois transgressées, infligeant au coupable tristesse et fatigues; il n'aurait pas jugé bon d'infliger ce châtement si celui-ci n'était un antidote aux griefs et s'il n'avait le pouvoir de remettre la dette.

C'est de cette façon aussi que lui-même dans les derniers temps en usa contre le péché, quand il vint en l'homme : comme il fallait expulser le péché de la nature humaine, c'est en souffrant qu'il l'expulsa.

27. De fait, il n'est pas seulement vain de s'affliger de quoi que ce soit qui se rapporte au corps, mais c'est aussi un grave préjudice; car c'est mettre quelque chose d'autre avant Dieu. Le terme ultime de cette faute est la folie de Judas qui a vendu son Dieu et Sauveur contre un peu

d'argent, mais son origine et son germe, ce fut de se conduire ainsi à l'égard du souvenir de Dieu et de s'être laissé chasser de l'entretien familial avec lui par l'amour de quelque autre chose.

28. Cette passion une fois souveraine et l'oubli de Dieu ayant pris possession de l'âme, la charité envers lui se flétrit, alors qu'elle naît au contraire de son souvenir continu. La tendresse une fois éteinte, s'avancent l'indolence à l'égard de ses commandements, et aussitôt la transgression, comme dit l'Écriture : «Celui qui m'aime gardera mes commandements». Ceux qui foulent aux pieds les lois de Dieu et se livrent à de telles audaces, rien d'étonnant s'ils trahissent l'enseignement de la foi : «Certains qui se sont écartés de leur conscience ont fait naufrage dans la foi», dit le bienheureux Paul; en effet, dit l'Écriture, «morte est la foi» de ceux qui ne se soucient pas des oeuvres qu'elle réclame; rien d'étonnant, donc, si elle se corrompt rapidement.

29. Des trois motifs qui préservent en nous la piété envers Dieu – la crainte des maux qui adviennent aux impies, la bonne espérance des hommes pieux, l'amour pour Dieu lui-même et pour le bien –, aucun ne reste agissant dans les âmes qui ont décidé de désobéir; de même qu'en ceux dont la vie s'accorde aux lois de Dieu la révérence envers lui augmente, de même elle déserte peu à peu ceux qui méprisent ses paroles; chez ceux qui progressent rien de commun ne subsiste à côté de cette belle passion; mais quand cette révérence s'en va, tout ce qui pourrait faire obstacle au mal est enlevé; la pensée qui apporte le bien est réduite au silence pour avoir été muselée trop fréquemment, et rien n'empêche alors ces gens de tomber dans les pires maux.

30. C'est pourquoi les fervents gardent le souci d'eux-mêmes, s'attaquent dès le début à la racine des maux et préservent leur coeur pour Dieu seul comme un autre sanctuaire, lui réservant leur mémoire. Ils savent en effet que la multitude n'a pas même le droit de s'approcher des édifices sacrés et qu'il est interdit de se servir pour un autre usage des vases et vêtements ainsi réservés; tandis que l'âme consacrée à Dieu, aucune des choses sacrées ne l'égale, aussi doit-elle être plus que tout interdite aux vendeurs et aux acheteurs, libre de tables et de changeurs et des affaires de ce genre. Si en effet il devait en être ainsi pour la maison de prière, que dire de l'orant lui-même, en faveur de qui il fallait écarter le tumulte de ce lieu ? Et encore, pour le lieu, son nom ne correspondait pas toujours à la réalité et il n'était pas toujours une maison de prière, étant parfois vide d'orants; mais les chrétiens, le précepte de Paul ordonne qu'ils poursuivent en tout temps l'union à Dieu en «priant sans cesse».

31. Examinons encore ceci : alors que les autres péchés, le Sauveur les écarte par des paroles, ici il use de la langue et de la colère, de la main et du fouet*, pour nous faire comprendre quelle grande ferveur mérite la chose. Car ces actes ne sont pas tant le fait de qui veut honorer ce temple-là, qu'il a laissé détruire de fond en comble sans s'en soucier, que de celui qui veut montrer quel prix il attache à ce que chacun des fidèles, en qui il a promis de demeurer, soit affranchi de tous tracassés et de tous soucis; et en même temps, comme cette passion est violente, le croyant a besoin de courroux, d'une âme ferme, d'une imagination sobres et par dessus tout de la main même du Sauveur, car si on ne le reçoit pas au-dedans de soi il n'y a pas moyen d'expulser le tumulte.

32. C'est pourquoi la loi a été instaurée que le sacrilège fût puni de mort, et il fallut tendre un voile devant le Saint des Saints. Oza mourut pour avoir étendu une main profane sous l'arche qui se renversait, Ozias retira, des choses sacrées, la lèpre, et de nombreux exemples semblables établissent que l'âme baptisée, le véritable temple de Dieu, est un asile inviolable.

33. Aussi semble-t-il de la plus haute importance que ceux qui vivent en Christ aient une âme libre de tous soucis. Si un objet qui semble utile s'introduit dans la volonté, il ne détourne pas l'imagination, de même que Pierre ne se soucia plus de ce qu'il tenait en mains quand il entendit le Sauveur l'appeler. Eux aussi en effet, ceux qui vivent en Christ, sont appelés d'un appel constant et continu, à travers la grâce qui a été imprimée en leur âme par les mystères, cette grâce qui est, dit Paul, «l'Esprit du Fils de Dieu qui crie dans leur coeur : *Abba, Père*».

34. Ainsi, à chaque instant ils méprisent toutes choses, afin de pouvoir à chaque instant suivre le Christ, car «il n'est pas bon, dit l'Écriture, de délaisser la parole de Dieu pour le service des tables»; tout d'abord parce qu'il n'y a rien pour eux avant Dieu; ensuite parce qu'ils croient qu'avec Dieu ils trouveront tout le reste, lui qui est le dispensateur de tout bien. En effet, pour ceux qui demandent d'abord le Royaume de Dieu, par la promesse de celui qui ne ment pas, tout le reste viendra par surcroît.

35. En détournant de tout souci envers cela ceux qui s'attachent à lui, le Sauveur a fait grand cas de cette loi, afin qu'ils ne soient pas privés des biens supérieurs, et parce qu'ils se chagrinent en vain en se tracassant pour ce dont il prend soin avant eux.

36. S'il est préjudiciable de se soucier de ces choses matérielles, que dire de ceux qui s'en affligent ? Cela revient, non seulement à écarter son âme du souvenir de Dieu, mais à être totalement dans les ténèbres, à avoir l'imagination aveuglée au point d'aller spontanément au-

devant de toutes sortes de faux pas. Car lorsqu'un esprit est la proie de l'inquiétude, il est ébranlé par les vertiges qui naissent de là, et il est abattu, si bien qu'il se conduit de la façon la plus lamentable; abandonnant trop vite son activité, sa dignité et ses dispositions naturelles, comme ceux qui sont pris d'une profonde torpeur abandonnent ce qu'ils ont dans les mains, il cède facilement le terrain, tel un homme réduit en esclavage, aux passions qu'il devrait normalement soumettre. Ainsi rien n'empêche plus l'âme de mourir, frappée de mille blessures, puisque «nombreux sont ceux qui l'attaquent des hauteurs», comme dit David, et que celui qui pourrait lui venir en aide gît sur le flanc. C'est pourquoi Paul écrit : «La tristesse du monde produit la mort».

37. Considérant, cela, ceux qui veulent que leur âme survive et vive ne se contentent pas de fuir la tristesse, mais pour conjurer de loin le mal ils évitent aussi l'inquiétude. Et s'il arrive à beaucoup d'hommes fervents, ayant la charge de cités et de maisons, de s'occuper aussi des affaires du monde, ils n'en sont pas davantage occupés par les soucis, et leur imagination ne s'écarte pas de son assise.

38. Nous nous faisons du souci quand, recherchant des biens et examinant les moyens de les obtenir, nous sommes possédés par le désir de ces biens et que nous ne sommes pas sûrs de pouvoir obtenir ce que nous désirons.

Ce qui peut engendrer l'inquiétude et la tension de l'âme, c'est d'une part la tendresse pour ce que nous recherchons, et d'autre part de ne pas savoir clairement le résultat de notre ferveur à notre sujet. En effet, si nous ne savons rien de ce que nous aimons, ou si nous savons qu'il en sera de ce que nous aimons comme nous le souhaitons, nous n'avons ni désagrément ni inquiétude. Et si, recherchant ce que nous aimons, nous savons très bien que nous ne l'obtiendrons pas, il n'y a pas lieu non plus de s'inquiéter, car il n'y a là ni préoccupation ni crainte, en quoi consiste la définition de l'inquiétude, mais ce que l'on ressent est précisément la tristesse, comme si le mal était déjà présent.

39. Comme aucun de ces deux motifs d'inquiétude ne peut troubler les âmes de ceux qui vivent en Christ, ils sont forcément affranchis des maux qui naissent de l'inquiétude. En effet, ils ne se consomment pour aucun des biens présents, et s'ils travaillent pour les besoins du corps, ils savent en quelque sorte à tout moment le but de leur effort. C'est en effet ce qui plaît à Dieu qu'ils demandent comme fin de leurs peines, et ils savent très bien que ce qu'ils demandent dans leurs prières leur sera sitôt accordé.

40. Ceux qui s'inquiètent, ce sont soit les pauvres qui, aspirant au bien-être, recherchent une plus grande abondance de biens matériels, soit les riches qui ne mettent rien au-dessus des richesses, qui tremblent à cause de celles qu'ils conservent, de peur qu'elles ne s'échappent à leur insu, et qui souffrent à cause de celles qui leur sont enlevées, même s'ils les dépensent pour les besoins primordiaux du corps. En premier lieu, parce qu'ils aiment leurs trésors plus que de raison, au point de préférer les garder chez eux tout le temps, sans en retirer aucun profit, plutôt que de retirer le profit normal de leurs trésors en les laissant aller; ensuite, parce qu'ils craignent que la dépense ne leur rapporte rien, étant donné qu'ils ne peuvent avoir aucune confiance dans le succès de leurs peines : car ils ne font pas dépendre leurs espérances de la main de Dieu, qui est une réalité solide et sûre, mais ils se confient en tout ce qu'il entreprennent à eux-mêmes et à leurs pensées, qui sont «timides et instables», comme dit Salomon.

41. En revanche, pour ceux qui haïssent toute volupté, qui méprisent toutes les choses visibles, qui dans tout ce qu'ils souffrent pour eux-mêmes ou pour les autres prennent pour guide la lampe des lois de Dieu, qui font tout en mettant en lui leur espérance, confiants que ce qui leur sera utile viendra au-devant d'eux, quel besoin de s'inquiéter ? Pourquoi se priver de sommeil à propos de choses dont ils savent qu'elles sont déjà réalisées ? Comme ils ne recherchent pas à toute force le résultat correspondant à leurs efforts mais ce qui peut leur être utile, ils ne s'inquiètent pas même s'il tarde, sachant très bien que leurs prières seront exaucées, et ils se contentent de ce qui leur arrive, croyant que c'est ce qui est le plus utile et cela justement qu'ils avaient demandé dans leurs prières. Exactement comme des voyageurs, quand ils trouvent un guide capable de les conduire sans dommage là où ils doivent se rendre, ne sauraient avoir nulle crainte de s'égarer et n'ont aucun souci à se faire au sujet de l'étape, de la même façon, eux qui remettent le souci d'eux-mêmes à celui qui sait tout et qui peut tout, et qui le placent lui seul à la tête de leur vie et du soin qu'ils en prennent, ont eux-mêmes l'âme libre de toute inquiétude, afin que, ne prenant en compte que le seul véritablement bon, ils «S'inquiètent des affaires du Seigneur», au point que ce qui lui semble bon soit leur seul sujet éventuel de craindre, de s'affliger et d'être affectés.

42. En cela, ils ne se rendent pas seulement utiles à eux-mêmes mais aussi aux autres pour lesquels ils pleurent : Admirable bonté de Dieu, alors que nul n'est affranchi de la maladie si c'est un autre qui boit le remède, de cette dette on peut être tenu quitte par la souffrance

d'autres. Ce qui afflige ceux qui veulent vivre en Christ, nous l'avons montré clairement. Il reste à exposer comment, et à l'aide de quelles pensées.

43. Tout le monde ne souffre pas du péché pour les mêmes raisons. Les uns, c'est la vanité qui les pousse à pleurer, parce qu'ils se croyaient capables des plus grands exploits et que les résultats contredisent leurs espérances; d'autres, c'est la perte des récompenses, je pense, qui les afflige; la plupart, c'est la crainte du châtement; mais chez les meilleurs, c'est l'amour pour le législateur qui rend insupportable la transgression de la loi.

44. De même en effet que parmi les justes, ceux qui tiennent le premier rang sont ceux en qui ce n'est pas la crainte des maux ni l'espérance des gains qui les pousse à se fatiguer pour la vertu, mais le seul amour de Dieu, de même parmi les pécheurs qui se frappent la poitrine à cause de leurs péchés, les meilleurs sont ceux en qui la tendresse envers Dieu a enflammé la componction. Car chez les premiers, eux-mêmes produisent en eux-mêmes la souffrance, ils vont d'eux-mêmes vers l'affliction, et c'est parce qu'ils s'aiment eux-mêmes qu'ils pleurent; au contraire, ce qui meut les autres, c'est Dieu lui-même : c'est pourquoi, comme l'élan est nécessairement proportionné à celui qui meut, cette tristesse-là est d'autant supérieure à l'autre que ce qui les meut est davantage différent : de même qu'une flèche a le meilleur trajet et va tout droit au but quand elle est tirée par des mains expertes dans l'art de tirer.

45. Comme il s'agit de savoir non seulement de quoi et comment il faut s'affliger, mais dans quelle mesure – car il arrive que l'on souffre moins que ne l'exigeraient ses péchés, mais il arrive que l'on s'abandonne à ce sentiment plus que de raison –, on connaîtra la mesure de ses larmes si l'on s'afflige en fonction des pensées que je vais exposer.

De même que pour une plaie corporelle, tant que le membre est encore malade, tout ce qu'il peut mettre à la place de la chair arrachée, c'est soit rien du tout, soit l'enflure qui est plus grande que l'état naturel et normal, mais que dès que la nature a repris le dessus et s'est libérée de la maladie, elle tend vers la juste proportion, et une fois qu'elle a régénéré ce qui manquait et rien de plus, elle s'arrête, il en est de même pour les maladies de l'âme : la tristesse à cause des péchés, la souffrance, les larmes et tout le reste ayant pour but d'ôter le péché et de restituer à l'âme tous les biens qu'elle a perdus, la tristesse qui provient de l'amour divin, étant la seule saine, est la seule qui marche selon la raison et qui connaisse la mesure.

Car s'ils ont trébuché, ils n'ont pas pris une autre route ni changé leur élan, ni perdu de vue leurs buts et le lieu de leur repos, ceux en qui est demeurée la tendresse envers Dieu.

46. Marcher droit vers Dieu, c'est marcher avec la charité qui est «la route des hommes irréprochables», dit le psalmiste; car, dit-il, «de tout leur coeur ils le chercheront», désignant par là le désir prescrite; car ceux qui marchent dans la loi du Seigneur, ce sont ceux qui vivent avec la charité dont dépend toute la joie; au reste, pour ceux qui dépouillent aussitôt tout péché, ce péché qui seul enténèbre l'oeil de l'âme, rien ne s'oppose plus à ce que, même dans les découragements, ils fixent leur regard sur la droite raison et sachent clairement dans quelle mesure il faut s'affliger.

47. Si la définition de la vertu humaine, telle que je l'ai donnée plus haut, est de partager la volonté de Dieu, et la définition du mal le contraire, et si par le premier chemin l'homme atteint son but, et par l'autre il le manque, il en est qui sont philosophes contre un salaire : quand ils pratiquent la vertu ils ne l'aiment pas pour elle-même, et quand ils tombent ils ne déplorent pas le mal en raison de lui-même; mais ils ont pratiqué l'une par amour des récompenses et déploré l'autre pour les avoir perdues; c'est pourquoi, comme ils ne haïssent nullement l'essence même du péché, pour ainsi dire, ils ne le fuient pas absolument, dans la disposition même de leur volonté, quand bien même ils ont cessé de le commettre en acte. De même que celui qui hait les hommes méchants à cause de leur conduite ne peut pas être appelé misanthrope, de même avoir horreur du péché non parce qu'il combat les lois de Dieu mais parce qu'il est cause d'une perte pour ceux qui le commettent, est en réalité le fait d'hommes qui fuient cette perte, et non d'hommes qui se détournent du mal lui-même : ils ne fuiraient certainement pas le mal s'il était possible de pécher sans risques.

48. Au contraire, ceux que la tendresse envers Dieu a élevés jusqu'à la philosophie et qui honorent la loi par affection pour le Législateur, quand pour s'être opposés à Dieu ils se condamnent eux-mêmes, c'est le péché même qu'ils se reprochent, et ils pleurent non parce qu'ils ont manqué les récompenses attachées à la vertu mais parce qu'ils n'ont pas accordé leur volonté à celle de Dieu.

49. C'est pourquoi les premiers, même lorsqu'ils se repentent de leurs péchés, n'ont pas l'âme absolument pure de tout mal, et comme pour cette raison ils ont besoin de souffrances, de larmes, de peines à cause de leurs péchés, c'est auprès des bien-portants qu'ils chercheront quelle en est la mesure.

Mais les autres qui ont chassé toute maladie, ils se suffiront à eux-mêmes. En effet, le péché étant double, ils en fuient les deux composantes : l'acte, ils l'ont fait cesser en se repentant, et d'autre part la mauvaise passion et la disposition éventuelle ne demeurent pas en eux, car la passion pour le bien et pour Dieu qui est enfoncée dans leur âme ne le permet pas. En voilà assez sur la tristesse.

50. Il arrive qu'on se réjouisse de la présence de ce qu'on aime, et il arrive qu'on se réjouisse de ce qu'on l'espère – en effet, « nous nous réjouissons en espérance » dit Paul, comme si la charité portait sur les mêmes choses que la joie. Nous nous réjouissons en nous-mêmes dans la mesure où nous aimons, et nous nous réjouissons dans les autres à cause de nous-mêmes. Mais il en est qui sont agréables en eux-mêmes parce que leur conduite est bonne et qu'ils rencontrent un entourage bienveillant.

Ainsi donc, l'homme fervent, sachant que seul est aimable le bien, se réjouit du bien tantôt en lui-même tantôt à cause des autres : soit qu'ils lui ressemblent par leur conduite, soit qu'ils l'aident à gagner le bien. En outre, et même sans cela, l'homme bon se réjouit de la bonté des autres, et ses prières et son désir se trouvent accomplis lorsque quelqu'un réussit.

51. Voici la forme la plus noble du plaisir : mettre en commun le plaisir de l'âme, ne pas se rechercher soi-même avec ses propres intérêts, ne pas poursuivre le succès de ses propres affaires seulement, ne pas aimer les récompenses mais s'estimer couronné quand d'autres sont vainqueurs. En cela en effet, l'homme dépasse la nature et ressemble à Dieu qui est le bien universel. Surtout, de cette façon, il devient évident qu'il aime le bien pour lui-même et non à cause de son utilité, lorsque, même s'il le voit chez d'autres, il ne s'en réjouit pas moins; à chaque arbre son fruit, mais le propre des hommes bons est de vouloir le bien pour tous et de se réjouir s'ils sont renommés : on peut en faire le signe à quoi on reconnaît ceux qui sont parfaitement bons, de même que la récolte rend évidente la vigueur de l'arbre qui l'a produite.

52. Pas plus que la nature ne saurait faire produire des fruits semblables à lui à un arbre qui ne serait pas d'abord parvenu lui-même à maturité, un homme ne peut être bon pour les autres s'il ne l'est pas d'abord pour lui-même. C'est à lui-même qu'il est uni avant de l'être aux autres, à lui-même qu'il est attaché, et avant tout c'est à lui-même qu'il a affaire et c'est pour lui-même qu'il veut ce qui est bon et le demande dans sa prière. Qu'est-ce qui l'empêche donc d'être utile à lui-même, s'il est vrai que lui se réjouit de ce qui est bon et que la nature le tourne d'abord vers lui-même et son propre soin, de même que tous les êtres ? Il est entièrement à lui-même, il est en premier lieu son propre bien, et le désir premier et le plus universel, pour chacun, c'est d'être et de bien être.

53. C'est pourquoi il est évident que si quelqu'un s'éprend de la renommée des autres et se réjouit de les voir l'obtenir, il n'en est lui-même ni dépourvu ni privé. Car ce n'est pas en négligeant et. lui-même et. sa propre utilité, dont il a besoin, qu'il s'est soucie des autres. Comment pourrait-il désirer voir dans les mains des autres ce dont il sait que sa propre maison est dépourvue ?

54. Si certains hommes médiocres au regard du bien et de la vertu, se cachant sous le masque des meilleurs, encouragent les autres à la vertu et cherchent à les diriger sur des chemins qu'ils ont eux-mêmes complètement ignorés, c'est qu'ils cherchent à gagner quelque réputation et gloire mensongère, et non à cause de la vertu et du bien. Il est impossible que ceux qui du moins recherchent cela de la bonne façon ne soient pas eux-mêmes parfaitement bons; en effet, cette conduite est celle d'hommes affranchis de toute jalousie et de toute malveillance et qui possèdent une charité parfaite et sans mélange envers leur semblable, c'est-à-dire qui ont acquis la perfection de la philosophie. Ceux qui ont en partage ce plaisir sont donc nécessairement les meilleurs et les plus philosophes de tous les hommes, et les meilleurs et les plus philosophes de tous les hommes ont nécessairement ce plaisir en partage. En effet il est normal qu'en ayant part au bien ils montrent dans leur âme la nature du bien; et la nature du bien est de se répandre et de se partager. De même que tous les êtres aspirent à lui, de même aussi lui s'épanche par nature vers tous les êtres; tous les êtres ne désireraient pas le rencontrer s'il ne s'offrait pas lui-même à tous les êtres : quelle logique y aurait-il à ce qu'un désir aussi universel soit vain ?

C'est pourquoi l'essence même de la bonté exige que l'homme bon s'offre à tous comme à lui-même, et que son âme s'afflige ou se réjouisse ou éprouve quelque sentiment que ce soit, à propos de la situation des autres aussi bien que de la sienne. Du reste, la tendresse envers Dieu produit elle-même cette joie : car l'amant se réjouit forcément non seulement de l'aimé mais aussi de ceux en qui celui-ci se réjouit.

55. Nous en venons au plaisir pur et parfait. Puisque celui qui vit en Dieu l'aime par-dessus tout, il se réjouit de la joie qui sourd naturellement d'une si grande tendresse; mais il faut contempler cette joie d'autant plus attentivement, en examinant sa grandeur et sa nature.

56. Tout d'abord, il ne se regarde pas lui-même comme la cause de sa joie en Dieu, et si Dieu lui est plaisant, ce n'est pas en tant qu'il est bon pour lui. Car ce n'est pas là le fait de qui aime vraiment Dieu, mais plutôt de qui s'aime soi-même et se considère soi-même comme but de ses propres actions. Où est l'homme généreux qui n'aime pas principalement son bienfaiteur ? Où est le juste qui accorde à l'être le plus désirable la plus minime part de sa charité ? Où est le sage qui place autre chose au-dessus de la fin suprême ? Mais puisque celui-ci est naturellement généreux, juste et sage, il est nécessaire qu'il aime Dieu et se réjouisse en lui de la manière la plus parfaite.

57. Par suite, il en résulte que cette joie est continue et solide, mais encore extraordinaire et admirable.

Continue, parce que cet homme est à tout instant en contact avec ce qui appartient à l'aimé : ceux qu'il rencontre à chaque moment, ce qu'il utilise pour son corps, ses pensées, ce qui le soutient, ce qui le fait vivre, subsister et agir, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Il sait que tout est l'oeuvre de Dieu et que tout est en relation continue avec lui : aussi, tout maintient en lui le souvenir de Dieu, tout garde sa tendresse inextinguible, tout le réjouit; pas plus qu'il ne saurait s'éloigner de lui-même ou cesser d'être avec lui-même, il n'est possible que cette joie soit jamais rompue. Car nous ne nous réjouissons pas seulement de ceux que nous aimons quand nous sommes avec eux, mais nous nous réjouissons aussi de leurs oeuvres et de tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, a quelque rapport avec eux.

58. D'autre part, pour ceux qui possèdent par eux-mêmes une grâce abondante, cette joie est capable de leur procurer de son cru une forte jouissance, et solide. Celui qui se réjouit ne saurait pas plus se dérober lorsqu'il éprouve un si grand plaisir que ce qui réjouit ne saurait cesser de réjouir. Le premier, en effet, ne reprochera rien à ce sentiment, et ne saurait se blâmer d'être subjugué par un si grand plaisir, qui ne peut être dit ni injuste ni contraire à la nature de la raison, alors qu'il est au contraire conforme à la raison. Quant à l'objet qui réjouit, il demeure tel et maintient le plaisir à son apogée chez ceux à qui il est uni, et il est impossible d'avoir nulle crainte à son endroit, ou d'attendre «un changement ou l'ombre d'une altération».

59. On peut embrasser la grandeur de ce plaisir en regardant cela même qui réjouit; car la joie est forcément proportionnée à la grandeur de l'objet plaisant. De même qu'il est impossible de rien comparer à cet objet, de même ne saurait-il y avoir pour les hommes rien de semblable à la joie qui en procède, puisque la puissance du désir correspond à l'objet désirable.

60. Il n'est pas vrai que l'objet de notre désir soit aussi grand, mais notre faculté de désirer piètre et incapable de suffire à une telle masse de bonté; au contraire, cette faculté de désirer est orientée et a été préparée pour cette infinité. En effet, même si elle a été délimitée comme proportionnée à la nature, toutefois nous voyons qu'aucun des biens limités n'est adapté à elle, mais au contraire que tout est trop petit pour elle, que tout tombe en deçà et que, quelques biens qu'un homme puisse obtenir, les obtiendrait-il tous, elle regarde plus loin et cherche ce qui n'est pas là en négligeant ce qui est toujours là, et elle n'a pas pour autant donné trêve au désir, ni n'a été pleinement comblée, et elle n'a pas mis parfaitement en acte toute la puissance de joie qui est dans notre âme.

61. C'est pourquoi il est évident que, si la faculté de désirer est en soi limitée, elle a été disposée en vue d'un bien infini; que sa nature a été délimitée mais point son opération ni son élan, de même que, nous le savons bien, toute la vie de l'âme est sans fin, bien qu'appartenant à un être limité. La raison en est que Dieu a ajusté en vue de lui-même la vie de l'âme, son désir, sa joie et tout ce qui est en nous; la vie de notre âme est immortelle afin que par la mort nous vivions avec lui, et son désir ne connaît pas de limite afin qu'en Dieu seul nous puissions éprouver le plaisir total. Lors donc que ces deux éléments sont réunis, je veux dire l'obtention d'un bien infini qui n'a pas de limite et l'assouvissement d'un désir infini, quelle immensité de plaisir !

62. Pourtant on ne saurait voir seulement cet excès de plaisir. Car l'âme ne se réjouit pas d'avoir obtenu ce qu'elle désirait; sinon elle se réjouirait seulement pour autant qu'elle aurait obtenu, et dans la mesure où elle aurait échoué, dans cette même mesure elle en rabattrait de son plaisir. Mais en fait, c'est à cause de toute la béatitude qui entoure Dieu qu'elle se réjouit, et c'est ce qu'elle sait être à Dieu qui fait son plaisir : car ce qu'elle veut, ce n'est pas elle-même mais lui.

De même que sa vie n'est pas simplement tournée vers lui-même, ainsi cet homme n'exerce pas son vouloir en vue de son propre bien mais en vue de Dieu; il se réjouit donc des biens divins, non dans la mesure où lui-même peut en jouir, mais dans la mesure où Dieu est en eux; il s'estime bienheureux, non à cause de ce qu'il a reçu mais à cause de tout ce que possède l'aimé. Il se quitte lui-même, il émigre vers Dieu de tout son vouloir; il oublie sa propre pauvreté et demeure bouche bée devant le riche par excellence : sa pauvreté, il la regarde comme un sort qui

lui est étranger; la richesse de Dieu, il la considère comme son bien propre; il n'estime pas souffrir de sa pauvreté mais il se sait riche et bienheureux en Dieu.

63. La puissance de la charité est capable de faire que les biens des aimés appartiennent à ceux qui aiment; et puisque chez les saints, la puissance du vouloir et du désir a été tout épuisée en Dieu, c'est lui seul qu'ils regardent comme leur bien propre. Ni corps ni âme ni les biens de l'âme ne peuvent les rassasier, ni rien d'autre de ce qui est inné et propre à la nature, parce que rien de tout cela ne leur paraît aimable en soi, mais ils s'ignorent eux-mêmes comme si une fois pour toutes ils étaient sortis d'eux-mêmes et avaient transporté ailleurs leur vie et tout leur désir.

64. Rien d'étonnant à cela : l'amour humain persuade de mépriser les biens et les corps, et l'on peut voir ceux qui aiment à la folie ne pas ressentir leur bonne santé, s'ils se portent bien, lorsqu'ils voient leurs amis se porter mal, et ne pas prêter attention à leur propre faiblesse quand ils sont malades, si ceux-ci sont en bonne santé; et beaucoup, pour défendre ceux qu'ils aimaient, sont morts avec joie, préférant leurs corps plutôt que de voir leur amis abattus. Or l'amour pour Dieu l'emporte d'autant plus sur l'amour des hommes qu'est grande la distance entre les aimés.

65. Que reste-t-il donc à sacrifier pour Dieu, quoi de plus grand à lui donner, sinon, pour qui est possédé par cet amour, de mépriser sa propre vie ? Or celui qui méprise vraiment sa vie, ce n'est pas celui qui fait périr son corps, mais celui qui livre son âme même et les biens de son âme. De même que le méchant livre son âme aux plaisirs du corps en se gaspillant lui-même tout entier, de même l'ami de Dieu livre toute l'activité et tout le désir de son âme en les offrant à Dieu, sans rien laisser à son âme. S'il tient compte de la santé de son âme, ce n'est cependant pas qu'il la recherche, elle et ses biens, mais c'est qu'il aime Dieu et se préoccupe d'observer ses lois : de même que, si nous tenons compte de l'instrument en vue de son utilisation, du compas en vue de la charrette, ce n'est pas le compas que nous recherchons mais la charrette.

66. Voici qui peut encore éclaircir ce point : qu'est-ce qui nous convainc de prendre soin de notre âme et de l'aimer ardemment ? Rien, sinon le vouloir être. Et nous voulons être pour être heureux; nul ne supporterait d'être en étant malheureux; et beaucoup ont pour cette raison mis fin à leurs jours; le Sauveur lui-même a dit : «Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né».

Puisqu'être heureux n'est rien d'autre que d'aimer Dieu, il est parfaitement clair que c'est pour Dieu que nous aimons naturellement notre âme même. Beaucoup d'hommes qui ignorent d'où peut leur venir le bonheur s'éprennent les uns d'une chose, les autres d'une autre; se trompant dans leur élan vers le but, ils choisissent souvent ce qui les rendra pires; ils n'accordent à leur âme ni l'honneur qu'elle mérite ni le mépris raisonnable.

67. Mais les fervents qui se sont rangés dans le parti de Dieu, sachant où chercher le bonheur et comment se conduire, posent Dieu comme seule cause d'amour, le chérissent seul pour lui-même, et pour lui ils aiment leur âme, leur être et tout le reste; aimant leur âme de cette façon, ce n'est pas elle qu'ils aiment en réalité, mais lui en vue de qui ils l'aiment elle-même.

68. Et si nous aimons notre âme en tant qu'elle nous est propre, le Sauveur nous est plus propre que notre âme même. Et ceux qui ont cela en vue durant toute leur existence savent que le Sauveur seul est adapté à toute leur intimité et que c'est à cause de lui que leur âme, leur être même leur sont chers et intimes – car on se torture à propos de soi-même parce qu'on est en révolte et on ne saurait trouver le repos si l'on ne trouve pas Dieu –, et ils savent en outre que les arbitres légitimes de ces affaires – dont il faut penser que ce sont ceux qui vivent en Christ – ne privent pas Dieu de ce qui lui revient : ce qui serait le cas si, lui qui est le bien parfait, nous l'aimions avec notre charité imparfaite; or nous ne pouvons qu'aimer imparfaitement si nous aimons autre chose, divisant ainsi notre tendresse. Car la loi dit : «Tu aimeras Dieu de toute ton âme et de tout ton esprit».

69. Puis donc qu'ils reportent sur lui toute leur charité, et qu'ils ne laissent aucune part d'amitié ni aux autres ni à eux-mêmes, par la volonté ils émigrent d'eux-mêmes et de tous : car ce qui partout unit, c'est la tendresse. Ainsi, s'étant de partout ramenés eux-mêmes vers Dieu seul, c'est pour lui seul qu'ils vivent, lui seul qu'ils aiment, de lui seul qu'ils se réjouissent.

70. En effet, ce qui fait que nous voulons être unis et nous réjouir de ce qui nous est le plus propre, ce n'est pas le fait que ce soit nôtre, mais c'est que nous l'aimons, en sorte que, si tel n'était pas le cas, le fait que ce nous soit propre serait incapable à lui seul de nous y unir ou de nous en faire réjouir. En effet, beaucoup de choses qui sont nôtres nous affligent et il en est que nous nous reprochons. Certains se haïssent manifestement, désirent se fuir et se tuent à petit feu; et il en est qui ont eu la témérité de partir avant l'heure en hâtant leur fin par le glaive ou la corde. Il est donc évident que, pour tout ce à quoi nous sommes unis et dont nous nous réjouissons – notre âme, ce qui nous est le plus propre, et nous-mêmes –, c'est d'aimer qui nous fait nous y

unir et nous en réjouir. Si donc quelqu'un veut et aime le bien des autres non moins que le sien propre, il faut qu'il soit uni par la volonté au bien des autres et s'en réjouisse avec eux non moins qu'avec soi du sien propre.

71. Ainsi, pour l'ami de Dieu, comme ce n'est pas sa nature qui a été transformée et changée pour aller vers les choses divines, de telle façon qu'elles lui seraient greffées par nature, mais sa volonté et sa charité qui se sont transportées de leur propre réalité vers Dieu, rien n'empêche sa joie en lui d'être totale, comme s'il avait été transformé. Même si, en effet, il porte encore la nature humaine et n'est pas uni par nature aux choses de Dieu comme à des choses propres, en revanche il a en Dieu toute sa volonté qui a pouvoir de se réjouir de telle ou telle façon et de faire prévaloir en nous tel ou tel plaisir. De même donc que celui qui s'aime lui-même se réjouit lorsqu'il pense que ce qu'il tient est bon, de même ceux qui n'aiment que Dieu tirent tout leur plaisir de ses biens, sont riches et fiers de ses richesses, se vantent de sa gloire, sont couronnés quand il est vénéré et glorifiés quand il est admiré.

72. Ceux qui vivent pour eux-mêmes, quand bien même ils se réjouissent des vrais biens, ne peuvent cueillir un plaisir sans mélange mais de même qu'ils se réjouissent des biens qui sont présents, de même logiquement ils souffrent de leur absence ou de la présence des maux.

Mais ceux qui ont transporté leur vie en Dieu, leur plaisir est parfait et ils n'ont aucune tristesse, car beaucoup de choses leur procurent ce plaisir et aucune ne les afflige. Car en Dieu, en qui ils vivent, il n'est rien de déplaisant, et parmi les choses qui leur sont présentes, y en eût-il une capable de les attrister, ils ne la perçoivent pas : car l'essence de la charité parfaite ne leur permet pas de se rechercher : telle ne se recherche pas», dit l'Écriture; mais ils aiment parce que l'aimé est bienheureux, et cette passion dépasse raison et nature. «Terre et cendre» échangent leurs propriétés contre celles de Dieu et lui deviennent semblables : comme si des hommes pauvres et malheureux, en se précipitant dans la maison du roi, se débarrassaient sur le champ de leur pauvreté native et revêtaient toute la splendeur qui se trouve là.

73. C'est à mon sens pour cela qu'il est dit qu'ils sont violents et qu'ils ravissent le Royaume : parce qu'ils n'attendent pas patiemment ceux qui le leur donneront, et n'observent pas de loin ceux qui les choisiraient, mais de leur propre mouvement ils se saisissent du trône et ils ceignent le diadème par leurs propres suffrages.

Même s'ils le prennent, cependant ce n'est pas en cela qu'ils s'estiment heureux, ils ne placent pas là leur plaisir, mais dans le fait de connaître la royauté de l'aimé; ils se réjouissent non de partager ses biens mais de ce que lui-même est heureux; et cela, ils le tiennent d'eux-mêmes et de leur propre sagesse; au point que, s'ils n'avaient rien de commun avec la royauté, si l'aimé ne les rendait pas participants de sa béatitude, ils n'en seraient pas moins heureux, ils n'en régneraient pas moins, ils n'en triompheraient pas moins, ils ne jouiraient pas moins pleinement de cette royauté.

C'est pourquoi on a raison de les appeler violents et ravisseurs des biens divins, puisqu'ils s'approprient eux-mêmes leur jouissance. Tels sont ceux qui haïssent leur âme et la perdent et qui reçoivent en échange le Maître des âmes.

74. Quoi de plus grand ou de plus solide que cette joie ? En effet, pour ceux qui se réjouissent en eux-mêmes, il n'est pas impensable qu'ils perdent ce qui les réjouit; car le bien n'est immuable en aucune chose en ce monde, c'est pourquoi ils ne retirent pas plus de joie de ce dont ils jouissent qu'ils ne s'affligent de trembler pour leurs richesses.

Pour les autres au contraire, le trésor des biens est inviolable, le plaisir sans mélange de tristesse, et ils n'ont nulle crainte au sujet d'une réalité qui est stable et solide.

Les premiers ont raison de soupçonner leur joie de les conduire à l'orgueil s'ils se regardent trop eux-mêmes, ce qui peut couper à la racine l'essentiel du plaisir. Les autres, rien de tel ne les trouble, vu qu'ils ne sont pas tournés vers eux-mêmes mais qu'ils placent leur puissance en Dieu et se glorifient et se réjouissent en lui, non dans la mesure où ils peuvent le comprendre ni comme il est normal pour des hommes de se réjouir, mais ils goûtent un plaisir extraordinaire et divin.

75. Si quelqu'un échange une mauvaise maison contre une meilleure, il a aussi échangé un plaisir contre un autre, le plaisir qu'il goûtait en habitant la première maison contre celui que doit normalement goûter celui qui profite de la seconde. Et si par quelque procédé quelqu'un obtenait un corps meilleur, en abandonnant son corps présent, il échangerait la joie qu'il tire de celui-ci et se réjouirait d'autant plus qu'il dispose d'un corps meilleur. Donc lorsque l'on rejette non plus un corps ou une maison mais soi-même pour gagner Dieu, c'est Dieu qui prend pour nous la place du corps, de l'âme, des propriétés intimes, des amis et de tout, et nécessairement nous laissons de côté tout le plaisir humain et recevons celui qui est ajusté à la béatitude divine et qui convient à une telle

76. C'est pourquoi il est dit que de tels hommes se réjouissent de la joie du Christ : car ce dont lui-même se réjouit, voilà ce dont il fait aussi leur joie. En effet, le Christ se réjouit de lui-même, et comme ce sont les mêmes causes qui réjouissent, il s'ensuit que le plaisir est le même.

77. Cela, on peut non seulement le conjecturer et l'atteindre par la réflexion, mais aussi l'apprendre exactement du Sauveur lui-même qui le dit clairement : en effet, quand il instaura les lois sur la charité et exhorta ses disciples à garder jusqu'à la fin une tendresse inébranlable envers lui, il dit : «Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit en plénitude». Si je vous ordonne d'aimer, c'est afin que, l'amitié ayant rendu commun à vous tout ce qui est à moi, vous vous réjouissiez avec moi du même plaisir qui est en moi et dans les miens : car «vous êtes morts, dit l'Écriture, et votre vie est cachée dans le Christ en Dieu», de même la joie et tout le reste, et il n'est plus rien d'humain chez eux.

78. Tout cela, le bienheureux Paul le résume clairement en peu de mots : «Vous ne vous appartenez pas, car vous avez été achetés à grand prix». Celui qui a été acheté ne se regarde plus lui-même mais celui qui l'a acheté, et il vit en fonction de la volonté de celui-ci. Toutefois, celui qui est esclave des hommes n'est lié au bon plaisir de son maître que dans son corps, mais sa volonté et son imagination, il est libre d'en user comme il veut. Au contraire, celui que le Christ a acheté ne peut plus s'appartenir. L'homme dans sa totalité, aucun homme ne l'a acheté et il n'existe aucun prix auquel on puisse acquérir une âme humaine : c'est pourquoi nul n'a jamais libéré ni réduit en esclavage plus que le corps d'un homme. Mais le Sauveur a acheté tout l'homme, parce que les hommes ne dépensent que des biens matériels en échange d'un esclave, alors que lui s'est apporté lui-même, il a livré en échange de notre liberté son corps et son âme : il a fait mourir le premier et il a séparé la seconde du corps qui lui était propre; le premier a souffert sous les coups et la seconde s'est affligée non seulement de l'immolation du corps, mais avant même les plaies : «Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit l'Écriture.

79. S'étant ainsi donné tout entier, il achète l'homme tout entier et il s'est donc acquis aussi sa volonté, et surtout elle. Car il était le maître de tout le reste et il dominait toute notre nature, mais ce par quoi nous fuyions la servitude, c'était la volonté, et pour la conquérir il a tout accompli. Et parce que c'est notre volonté qu'il recherchait, il n'a usé d'aucune violence et il ne l'a pas ravie mais achetée. C'est pourquoi aucun de ceux qu'il a achetés n'agira selon la justice s'il use de sa volonté pour soi-même, au contraire il lésera celui qui l'a acheté en le frustrant de son acquisition : or l'on use de sa volonté pour soi-même quand on se veut soi-même et qu'on se réjouit de ce qui à soi.

Il reste qu'aucun homme bon et juste ne s'aime lui-même, mais il aime seulement celui qui l'a acheté; car il en est forcément quelques uns, sinon tous, parmi les rachetés, qui sont ainsi : en effet, que ce terrible rachat se fût accompli en vain, cela n'aurait pas de sens !

80. Par conséquent, ceux qui n'aiment que lui éprouvent un plaisir pur de toute affliction, parce que l'aimé ne fait rien à l'encontre de leurs prières, et un plaisir immense, extraordinaire et divin, parce qu'ils y consacrent toute leur faculté de joie et parce que ce qui les charme surpasse toute surabondance de grâces.

81. Par ailleurs, de même qu'il est inévitable que celui qui est esclave d'un homme s'attriste, de même il est inévitable que celui qui est esclave du Christ se réjouisse. En effet, comme chacun d'eux ne suit plus sa propre route mais celle de celui qui l'a acheté, le premier marche au milieu des peines et des douleurs, puisqu'il suit un maître soumis à la tristesse et à des milliers de peines; mais le second, comment s'affligera-t-il puisque c'est la joie véritable qui le guide ? Dans le premier cas, celui qui a versé une somme d'argent pour acquérir un esclave ne l'a pas fait dans le but de faire du bien à celui qu'il a acheté, mais afin d'en retirer lui-même du bien-être et d'avoir quelque profit des peines de son esclave; c'est pourquoi celui qui est esclave, se consumant pour ainsi dire pour les besoins de ses acquéreurs et leur assurant des plaisirs au moyen de ses propres souffrances, connaît des tristesses continuelles.

82. Dans le second cas, c'est tout le contraire : le Christ a tout fait en vue de la renommée de ses esclaves; il a payé la rançon non pour retirer quelque profit personnel de ceux qu'il a délivrés, mais pour que tout ce qui est à lui devînt leur, pour que le Maître et les peines du Maître fussent un gain pour les esclaves, et pour que l'acheté reçût et possédât, son acquéreur tout entier.

83. Voilà pourquoi ceux qui n'ont pas bondi vers la servitude d'ici-bas mais ont préféré les chaînes de ce Maître à toute liberté se réjouissent forcément puisqu'ils ont échangé la pauvreté contre la richesse, le cachot contre la royauté, le comble de l'infamie contre la gloire la plus haute : ce que les lois permettent aux maîtres humains de faire à leurs esclaves, c'est, cela qu'il a été accordé aux esclaves de faire à leur Maître à tous, de par la philanthropie du Maître.

84. En effet, la loi donne aux maîtres humains pleins pouvoirs sur leurs esclaves et sur les biens de leurs esclaves, à moins qu'ils ne renoncent à leur maîtrise et ne les affranchissent de la servitude; eux au contraire, possèdent leur propre Maître et héritent de ses biens, à condition qu'ils supportent son joug et révèrent, cet achat.

85. C'est ce que Paul a ordonné en disant : «Réjouissez-vous dans le Seigneur», désignant par «de Seigneur» celui qui nous a achetés. Et le Sauveur lui-même, pour nous montrer plus clairement encore la cause de notre joie, nomme «bon esclave» celui qui partagera sa joie et se nomme lui-même «seigneur», quand il dit : «Entre, bon esclave, dans la joie de ton seigneur» : parce que tu es resté esclave et que tu n'as pas déchiré le contrat d'achat, reçois la joie même de ton acquéreur.

86. C'est la même joie, non seulement parce que l'objet qui réjouit est le même, mais parce que c'est le même mode de bienveillance. De même que lui «n'a pas cherché à se plaire à soi-même», mais que pour ses esclaves il a vécu, il est mort, pour eux il était né au commencement et une fois remonté chez lui, ayant pris possession du trône paternel, c'est pour nous qu'il y siège et il est pour l'éternité notre avocat auprès du Père; de même les serviteurs pour qui le Maître compte plus que leur propre vie et qui ne sont pas tournés vers eux-mêmes, n'aiment que lui.

87. Tel était Jean (Baptiste), et pour cette raison, quand il fut éclipsé par l'apparition du Christ, il fut si loin d'en être malheureux que ce fut lui qui l'annonça et le désigna à ceux qui ne le connaissaient pas, et rien ne lui était plus doux que d'entendre cette voix par laquelle sa propre gloire se trouvait diminuée. Il trouvait juste que le Christ attirât à soi l'auditoire et gagnât les faveurs de tout le peuple, et que tout le monde appliquât son esprit à lui, comme l'épouse à l'époux, tandis que lui, il se contentait d'être là à l'entendre parler, et la récompense de tout cet effort, ce fut la voix de l'aimée.

88. Paul, recherchant les intérêts du Christ, non seulement se dédaigna lui-même, mais il alla jusqu'à se livrer. En effet, il se précipita dans la géhenne autant qu'il dépendait de lui, car il demanda dans sa prière à la subir. C'était comme une image : parce qu'il aimait ardemment, il désirait être privé de celui qu'il aimait; et il semble que cet amour non seulement le brûlait plus ardemment que la géhenne, mais le possédait plus souverainement que la joie même d'être avec l'aimé.

De même que cet amour le persuadait de mépriser la géhenne, de même il le persuadait de renoncer aisément à cette joie, bien qu'il eût déjà reçu et goûté une expérience claire de la beauté du Christ. Mais c'est qu'être avec le Christ, vivre avec lui, régner avec lui, c'était en vue de soi et de sa propre glorification; or lui ne cherchait pas son intérêt et pour la gloire du Christ il brûlait du désir de sacrifier cet intérêt. Désirant, ce n'est pas pour lui-même qu'il désirait, mais pour le Christ pour l'amour de qui il l'eût même fui s'il eût fallu le fuir. Si donc le seul désirable, il ne le désirait pas en vue de soi, qu'eût-il pu désirer d'autre pour soi ? Car si celui pour qui il a tout fait et supporté, il ne le rechercha pas en vue de soi, ni pour en retirer une jouissance personnelle, encore moins rechercha-t-il quelque autre chose, de celles qu'il avait méprisées. C'est pourquoi il montra clairement qu'il se fuyait lui-même totalement, qu'il rejetait toute sa volonté propre et qu'il n'agissait que pour le Christ. Et puisqu'il n'y avait pour lui rien de détestable ni de contraire à sa volonté, il goûtait un plaisir merveilleux qui l'accompagnait toujours et avec lequel il vivait, et aucune aversion ne dominait son âme.

89. En effet, même s'il eut des raisons de souffrir et de gémir, la tristesse ne domina pas le plaisir et rien ne l'en priva, puisque même l'aspect de son inquiétude était plein de joie; car cette tristesse était le fruit de la charité et de la générosité, aussi n'introduisait-elle dans son cœur rien d'amer ni de cruel ni de mesquin.

90. Qu'il se réjouissait en tout temps, cela ressort clairement des paroles par lesquelles il exhortait les autres à se réjouir sans cesse : «Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, dit-il, je vous le répète, réjouissez-vous»; il n'aurait pas conseillé aux autres ce qu'il n'eût pas montré auparavant par ses propres actes.

91. Telle est la vie des saints, c'est ainsi qu'elle est bienheureuse : dès à présent, comme il est normal pour ceux qui cueillent le fruit de la béatitude par l'espérance et la foi; mais quand ils s'en iront, elle sera d'autant plus grande que recevoir la réalité même est plus parfait que d'espérer, et que la vision pure du bien est plus parfaite que la foi.

92. De cette vie nous recevons de la part de Dieu un Esprit d'adoption filiale, d'où naît la charité parfaite, en laquelle consiste la vie bienheureuse. Car les mystères nous donnent de recevoir le Christ, et «à ceux qui l'ont reçu, dit l'Écriture, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu»; or aux enfants appartient la charité parfaite de laquelle est bannie toute crainte. Celui

qui aime de cette façon ne peut craindre ni la perte d'un salaire ni les coups, car l'un est le fait des esclaves et l'autre des mercenaires; mais aimer si purement est le propre des seuls fils.

Ainsi, la grâce infuse la véritable charité dans les âmes de ceux qui ont été initiés; comment elle agit en eux et quelle sorte d'expérience elle leur apporte, ceux qui l'ont connue peuvent le savoir. Mais dans la mesure où on peut le dire de façon générale, elle procure la perception des biens divins, en faisant goûter de grands biens elle en espère de meilleurs, et à partir des biens présents elle infuse une foi solide en ceux qui ne paraissent pas encore.

93. Notre part à nous est de sauvegarder la charité. Car il ne suffit pas d'aimer seulement et de recevoir cette passion, mais il faut la conserver et mettre du bois au feu afin de l'entretenir.

94. Voici ce que signifie «demeurer dans l'amour», en quoi consiste toute béatitude : demeurer en Dieu et l'avoir à demeure en nous. «Celui qui demeure dans l'amour, dit l'Écriture, demeure en Dieu et Dieu en lui». C'est ce qui se produit, et nous avons la charité bien ancrée dans notre volonté, quand nous marchons dans la voie des commandements et que nous observons les lois de l'aimé. En effet, par ses actes l'âme est disposée selon tel ou tel habitude, selon la bonté ou la malice de ces actes, de même que nous acquérons et apprenons ceux des arts dont nous nous habituons à pratiquer les actes.

95. Les lois de Dieu qui concernent les actes humains, qui les déterminent et les dirigent vers lui seul, infusent en ceux qui les accomplissent l'habitude approprié, c'est-à-dire vouloir ce qui plaît au législateur, ne soumettre qu'à lui toute sa volonté, ne rien vouloir en-dehors de lui : en cela seul consiste exactement de savoir aimer. C'est pourquoi le Sauveur dit : «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans ma charité».

96. L'oeuvre de cette charité, c'est la vie bienheureuse; car en rassemblant de partout la volonté et en l'éloignant de tout le reste et même de celui qui veut, elle l'unit au Christ seul. Or tout ce qui est nôtre suit notre volonté et va là où elle le porte : l'impulsion du corps, le mouvement de l'imagination, toute activité, tout ce qui est humain; bref, la volonté conduit à son gré tout ce qui nous concerne; est-elle attachée quelque part, là tout est retenu, et celui qui s'en est rendu maître possède l'homme tout entier.

97. Ainsi donc, ceux dont la volonté a été totalement ravie par le Christ et n'est attachée qu'à lui seul au point que tout ce qu'ils veulent, tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils cherchent, c'est lui, ceux-là, leur être entier et leur vie sont avec lui, puisque leur volonté même ne peut vivre et agir sans demeurer dans le Christ, parce que tout bien est en lui, de même qu'un oeil ne saurait remplir son office sans se servir de la lumière; en effet, seule la lumière lui donne la vision, et seul le bien mobilise la volonté.

98. C'est pourquoi, puisque le Christ est le dispensateur de tous les biens, si nous ne venons pas placer en lui toute notre volonté mais que quelque chose de notre vouloir tombe hors de ce réceptacle, cela reste stérile et mort : «Si quelqu'un ne demeure pas en moi, dit-il, on le jette dehors comme le sarment et il sèche; on les rassemble, on les jette au feu et ils brûlent».

99. Si c'est d'imiter le Christ et de vivre selon lui qui est vivre en Christ, c'est aussi l'oeuvre de la volonté, quand elle obéit aux vouloirs de Dieu : de même le Christ a soumis une de ses volontés à l'autre, l'humaine à la divine, et pour nous l'enseigner et nous laisser un modèle de vie droite, il ne refusa pas de mourir pour le monde quand il lui fallut mourir, mais avant que l'heure fût venue il tenta de l'écarter par des supplications, montrant par là qu'il ne se cherchait pas lui-même en mourant ainsi, mais, comme dit Paul, «s'étant fait obéissant» il alla à la croix, comme quelqu'un qui n'avait pas une seule volonté, ni une volonté issue de deux, mais un accord de deux volontés.

100. Tout montre ainsi que la vie bienheureuse consiste dans la perfection du vouloir, je veux dire en ce monde.

En effet, l'homme étant constitué de deux choses, l'esprit et la volonté, il est nécessaire que celui qui doit être bienheureux dans la totalité de son être rencontre Dieu et s'unisse à lui sous ces deux rapports, par son esprit en le contemplant purement, et par sa volonté en l'aimant parfaitement.

101. Or, aucun de ceux qui vivent dans un corps corruptible ne se trouve être heureux sous ces deux rapports : de tels hommes, seule la vie affranchie de la corruption les recevra; dans la vie présente, les bienheureux sont parfaits au regard de Dieu à cause du vouloir, mais non par l'activité de l'esprit. Car on peut trouver chez eux un amour parfait, mais une contemplation pure de Dieu, il n'en est pas question. En effet, même si le futur leur est présent alors qu'ils vivent encore dans leur corps, et s'ils ont déjà eu une expérience des récompenses, ce n'est ni continûment ni continuellement ni parfaitement, car cette existence ne le permet pas. C'est pourquoi «nous nous réjouissons en espérance», dit Paul, et «nous marchons dans la foi, non dans la vision», et «nous connaissons partiellement»; pourtant il avait vu le Christ, mais il n'avait

pas cette contemplation constamment. Cette contemplation perpétuelle, seul le futur la connaîtra, et Paul lui-même l'a montré, quand il traite de la dernière parousie, en ajoutant : «et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

102. C'est pourquoi si quelqu'un vit en Christ avec son corps, et s'est trouvé dès lors capable de recevoir la vie éternelle comme Paul nous y a exhortés, c'est dans sa volonté qu'il la possède, car c'est par la charité qu'il parvient à cette joie inexprimable – car la vision pure de l'esprit a été mise en réserve pour lui dans le futur, tandis que la foi le conduit par la main jusqu'à la charité. C'est ce que montre le bienheureux Pierre lorsqu'il écrit : «Sans le voir encore, mais en croyant, vous tressaillez d'une joie ineffable et pleine de gloire».

103. Dans cette charité et cette joie est la vie bienheureuse; cette vie même, d'un côté est cachée selon le mot de Paul : «Votre vie est cachée»; et de l'autre côté elle est manifeste; et comme le dit le Seigneur, «l'Esprit souffle où il veut» tu entends sa voix mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va; ainsi en est-il de celui qui est né de l'Esprit.

104. En effet, en tout ce qui concerne la grâce même qui enfante et qui modèle – ce qu'elle est en elle-même et de quelle façon elle remodèle –, cette vie est invisible; mais elle est manifeste du point de vue des vivants, c'est-à-dire en l'amour inexprimable pour Dieu et la joie qui en découle. Car ces sentiments se sont eux-mêmes rendus visibles et ils révèlent la grâce invisible. Tout d'abord parce qu'ils sont le fruit de la grâce : «Le fruit de l'Esprit, dit l'Écriture, est charité, joie»; et «on reconnaît l'arbre à son fruit»; ensuite, parce que la grâce est un «Esprit d'adoption filiale» et que la charité en eux témoigne de cette parenté et de ce qu'ils sont fils de Dieu, puisqu'ils n'ont rien du mercenaire ni de l'esclave.

105. C'est de cette façon que Salomon trouva quelle était la mère de l'enfant vivant, et il jugea l'ardeur de son amour comme un signe suffisant de ce qu'elle l'avait enfanté. Aussi rien d'in vraisemblable à ce que l'on reconnaisse aussi à ce signe les fils du Dieu vivant. De même en effet que la vive affection et la sollicitude de la mère envers l'enfant vivant montra clairement qu'elle n'avait rien de commun avec l'enfant mort, de même chez eux aussi, la révérence et la tendresse envers le Dieu vivant, sont une démonstration flagrante qu'ils ne sont pas nés de pères morts, de ceux que le Sauveur n'a pas même permis d'enterrer à ceux qui sont ainsi vivants : «Laissez les morts enterrer leurs morts», dit-il.

106. En effet, ils garantissent leur filiation par la charité, non seulement en ce qu'ils sont attachés à Dieu comme à un père et qu'ils l'aiment, mais aussi en ce que par la charité ils lui ressemblent, du fait qu'eux sont charitables et que Dieu est amour, et aussi du fait que lui est vivant et qu'eux, à cause de la charité, ils sont vivants. Car ceux qui vivent en vérité, ce sont ceux qui nourrissent cette belle passion, de même qu'en ceux qui en sont privés tout est mort.

Parce qu'ils sont fils, ils honorent leur Père en tous leurs actes; vivants ils annoncent le Dieu vivant dont ils sont nés; en attestant la naissance inexprimable qui les a fait naître d'en haut par la «nouveau-té de vie» en laquelle ils «marchent», selon le mot de Paul, ils rendent gloire à leur Père qui est aux cieux : tant est ineffable et ami des hommes le mode de leur enfantement ! A mon sens, si «Dieu est le Dieu non des morts mais des vivants», c'est qu'il trouve chez les vivants la gloire qui lui revient; aussi disait-il même aux méchants : «Si je suis Dieu, où est ma gloire ?»; c'est ce que veut dire David par ces mots : «Ce ne sont pas les morts qui te loueront, Seigneur, mais nous les vivants».

107. Telle est la vie en Christ, voilà en quoi elle est cachée et en quoi elle est manifestée par la lumière des oeuvres bonnes, c'est-à-dire la charité. En elle en effet est la splendeur de toute vertu, et c'est elle qui constitue la vie en Christ, dans la mesure où celle-ci a quelque chose à voir avec l'effort humain. C'est pourquoi on ne se tromperait pas en l'appelant vie; car elle est union à Dieu et c'est cela qui est la vie, de même que la mort, nous le savons, est séparation d'avec Dieu. C'est pourquoi «son commandement est vie éternelle», dit l'Écriture en parlant de la charité. Et le Sauveur ajoute : «Les paroles que je vous dis sont Esprit et elles sont vie»; et la récapitulation de ces paroles est la charité. Et aussi : «Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui» : ce qui revient à demeurer dans la vie, et la vie en soi, car «Je suis la vie», dit le Seigneur.

108. Si la vie est la vertu qui meut les vivants, qu'est-ce qui meut les hommes vraiment vivants dont le dieu est Dieu, «de Dieu non des morts mais des vivants»? On ne saurait rien trouver d'autre que la charité elle-même, qui non seulement les conduit, à son gré, mais les arrache aisément à eux-mêmes et peut agir sur eux plus que toute vie, au point d'avoir sur eux plus d'empire que la vie ! Elle les persuade en effet de mépriser la vie, non seulement celle qui s'écoule mais même celle qui demeure.

109. Qu'est-ce donc qui mériterait, plus que la charité, le nom de vie ? En outre, ce qui reste seul quand tout a été enlevé et qui ne laisse pas mourir les vivants, voilà ce qu'est la vie; or

La vie en Christ

telle est la charité. Car lorsque tout le reste, dans le monde futur, aura disparu, comme dit Paul, la charité qui seule demeure suffira pour cette vie, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui revient toute gloire dans les siècles. Amen.